

à celle relative à l'instruction publique dans l'ancien diocèse de Noyon. Plus que tout autre, le chanoine Morel était à même d'apprécier ce travail, et les éloges qu'il lui donne sont d'un maître expert en la matière, qu'il a traitée jadis d'une façon magistrale. Mais c'est là une de ces questions que les préoccupations politiques rendent toujours nouvelles et passionnantes. Enfin notre confrère se borne à mentionner, avec une discrétion que je dois imiter, son étude sur le *Saint Suaire de Saint-Corneille*, et celle de notre Président sur les *Dépenses du duc de Bourgogne au siège de Compiègne en 1430*.

Pour se reposer sans doute de tant de lectures savantes, notre confrère avait voulu visiter le pays, non pas seulement en archéologue mais encore en botaniste et même en simple touriste épris des beautés de la nature. Hélas ! il y apportait sans doute de trop doctes et pesantes préoccupations, et comme l'astrologue de la fable il se laissa choir si malheureusement, qu'il ne put continuer ses excursions et que son récit tourne court à notre grand regret.

Avec M. l'abbé Vattier nous reprenons l'histoire de l'hôpital Saint-Nicolas, à l'heure où la réforme de la mère Marie Blattier commence à porter ses fruits. Nombreuses sont les novices qui se présentent alors. Parmi elles nous signalerons surtout, à cause de leur parenté avec l'abbé de Saint-Corneille, ses deux nièces Louise et Madeleine Le Gras, et deux de leurs cousines ; enfin, une fille du seigneur du Fayel. Toutes prennent l'habit fort jeunes, parfois même

dès l'âge de 13 ans, et ne tardent pas à faire profession. Aussi on ne peut qu'applaudir à la sagesse de la réformatrice, qui, pleine de sollicitude pour ses filles, obtint du pape, en 1603, que désormais les matines seraient chantées non plus à 11 heures du soir, mais à 5 heures du matin. Les jeunes religieuses, déjà fatiguées par le soin des malades, étaient ainsi dispensées de se lever la nuit.

Madame Le Féron d'Eterpigny nous entretient d'un superbe portrait de Tournières qui lui est arrivé par héritage et qui est plus intéressant encore par la haute personnalité qu'il représente Jacques Gabriel, fils de Jacques Gabriel, également architecte, mort en 1686 et père de Jacques-Ange Gabriel, aussi architecte, le plus célèbre des trois, pour avoir construit la belle colonnade du garde-meuble et celui qui nous tient le plus au cœur, pour avoir tracé le plan du château de Compiègne.

Le portrait de Tournières est signé et daté 1725. A cette époque, ce peintre, élève de Bon Boullongne, avait 57 ans ; il était de l'académie et avait été nommé peintre ordinaire du roi. Vingt-cinq ans encore, il devait travailler à Paris avant de se retirer à Caen, sa ville natale, pour y passer les deux dernières années de sa vie. Tournières était donc alors à l'apogée de son talent. Son modèle était presque du même âge, né en 1667, et par la nature même de leurs professions en relation avec lui, peut-être son ami ; toutes conditions excellentes pour obtenir un excellent portrait. Jacques Gabriel est représenté debout, tenant à la

main un plan des travaux qu'il exécuta à Bourdeaux. Sur son riche habit de velours tout brodé, il est facile de reconnaître que le cordon qui le décore fut ajouté après coup. Il reçut en effet l'ordre de Saint-Michel, comme couronnement de sa carrière.

Alors reparait le chanoine Morel (déjà nommé comme l'on dit dans les distributions de prix), pour nous donner la fin de son travail sur Saint-Martin-aux-Bois. Après l'étude du monument, celle des détails et du mobilier. Malgré tant de causes de ruine, guerre, révolution et même amour peu réservé de certains archéologues, Saint-Martin possède encore de nombreuses stalles fort intéressantes. L'abbé Barraud en avait donné une description à l'exactitude de laquelle notre confrère rend hommage ; il va même jusqu'à dire « qu'il serait téméraire d'en essayer une autre. » Cependant l'abbé Morel y ajoute des explications fort précieuses qui, sous ces images simplement grotesques et amusantes, nous révèlent tout le symbolisme du moyen âge. C'est là le côté tout nouveau et je dirai philosophique de son étude, qui fait de cette longue description d'accotoirs et de misericordes une sorte de traité des vices et des vertus.

La sacristie est bien appauvrie, ainsi qu'il fallait s'y attendre, d'une église depuis si longtemps presque abandonnée, cependant, quand on peut se faire ouvrir la porte décorée des trois sibylles d'Hellespon, de Cumès et d'Europe, on y trouve une descente de croix en pierre encore fort remarquable

malgré de graves mutilations, une statue de la Sainte Vierge du xv^e siècle également en pierre, deux consoles, une burette d'argent, seul reste d'une argenterie qui devait être considérable, et enfin, dans le chasublier de vastes dimensions, deux seuls ornements ! L'un destiné à l'office des morts, avec sa décoration macabre et son Christ en croix dont le sang est recueilli par des anges, est d'une composition curieuse qu'on n'oublie pas. La Société historique, en remerciant le chanoine Morel de son étude si complète et si intéressante, s'associe de grand cœur aux vœux qu'il forme pour la prochaine restauration d'un édifice qui compte parmi les plus beaux de notre contrée.

De récentes restaurations aussi bien que des constructions nouvelles, toutes marquées aux armes de la ville de Compiègne, ainsi que le ferait un particulier pour son argenterie ou ses voitures, ont inspiré à M. de Roucy l'heureuse pensée de rechercher et de préciser quel est le vrai blason de notre ville. Il n'avait pas à s'excuser d'une telle préoccupation vis-à-vis de l'esprit démocratique, car on n'a jamais autant abusé des blasons et des titres que depuis le jour où la noblesse a été abolie officiellement. Blason et noblesse sont, du reste, choses fort différentes, et pour n'en citer qu'un exemple, les bons bourgeois auxquels Louis XIV octroya, ou pour mieux dire, imposa des armoiries moyennant finance, auraient été mal reçus à se croire gentilshommes et, comme tels, exempts de certains impôts.
